

On blâmait Roscoff de s'être fait l'exécuteur des décrets sanguinaires de la Terreur; on lapidait Noïrot pour ne pas avoir rougi de dénoncer des hommes inoffensifs, et s'être enrichi de leurs dépouilles.

Roscoff n'était point pardonné encore. Noïrot aussi ne pouvait jamais l'être; une seule chose lui eût mérité l'absolution, un complet abandon de sa fortune aux héritiers de Kéroulas, et par une coïncidence étrange, c'était le capitaine aux mains rouges qui avait juridiquement assassiné le dernier de cette vaillante race des Kéroulas.

Roscoff méprisait Noïrot; mais Noïrot, jacobin fanatique, ne pouvait pas même blâmer le commandant de la *Thémis*.

Il eût volontiers sacrifié une partie de sa fortune pour s'attacher l'homme étrange dont la destinée avait fatalement quelque rapport avec la sienné. Noïrot le millionnaire menait une triste existence dans le château, payé quelques louis à la pauvresse de la Grand'lande.

Il sentait souvent un braisier s'allumer dans sa poitrine, et voyait d'étranges apparitions flotter devant son regard.

Ses rêves lui montraient les fantastiques et sanglantes figures entrevues par Dante.

Devant ses yeux passaient des files d'hommes décapités: les uns tenant leur tête suspendue devant eux comme s'ils pouvaient la regarder et en fixer les yeux morts; les autres, les doigts crispés dans les cheveux de leur crâne laissant pendre au bout de leur bras cette chose inerte dont le cerveau ne pensait plus. Quelques-uns lançaient une boule devenue informe, la rattrapant à la façon des jongleurs indiens. Il y en avait qui la portaient sous le bras comme un bouquiniste, un vieux livre. Chaque fois qu'un guillotiné passait devant lui, il s'arrêtait, faisait le geste horrible d'abaisser un couperet sur son cou de cadavre. Noïrot comprenait ce reproche et tâchait de fermer les yeux, mais la vision était au plus profond de sa conscience et sans trêve il l'y trouvait.

Les années en s'écoulant n'apportèrent aucun changement à la situation de son esprit. Il eut comme les fous et comme les malades des instants de lucidité et de repos, puis à ces intermittences de calme succédaient des crises épouvantables qui le brisaient, lui si robuste sous une frêle apparence. Le lendemain de ses veilles, quand chaque guillotiné semblait lui avoir enfoncé dans le cœur le couteau qui servit à lui donner la mort, Noïrot tremblait, atteint de vertige, il chancelait en marchant; ses yeux voyaient au travers d'un brouillard; la décrépitude prenait en lui des proportions de sénilité complète. Madeleine ne comprenait pas complètement le supplice enduré par le malheureux; mais elle en devinait une partie, et jamais elle ne se montrait plus douce et plus tendre que les jours où il s'abandonnait au désespoir.

Oh! combien le misérable aimait cette adorable enfant pour la pitié céleste dont elle multipliait les preuves! Avec quelle générosité folle il lui offrait, hélas! des choses auxquelles les femmes attachent d'ordinaire un prix immense et qu'elle méprisait et haïssait. Il la bénissait et s'humiliait devant elle, sur un mot il lui eût sacrifié sa vie.

Elle voulait plus, elle demandait son âme!

Le chirurgien expérimenté attend souvent que le mal ait grandi pour faire une amputation jugée nécessaire, et Madeleine croyait que Dieu lui révélerait l'heure à laquelle elle devrait dire à Noïrot:

" Cette fortune volée, il faut la rendre !

Un jour Madeleine voulut revoir seule les grandes roches battues par la mer, ces roches qui lui rappelaient de terribles souvenirs, mêlés d'un charme mélancolique. Si elle était morte dans cette nuit de tempête, avant de franchir le seuil de Kéroulas, s'il avait plu à Dieu de la rappeler quand elle gardait quelques illusions encore, ou plutôt avant qu'elle connût la profondeur du mal dont elle subissait le contre-coup!

Elle descendit par les endroits escarpés qu'elle connaissait qui, en plein jour, perdaient un peu de leur abrupte sauvagerie.

On était en automne; le ciel lumineux, encore jetait moins de rayonnements: les ondes prenaient de riches teintes, la mer fonçait le bronze de ses eaux.

Madeline se posait la grande énigme de l'avenir; et, tout en marchant, elle cherchait dans sa tête trop tôt pensive le mot qui en pourrait donner la solution.

A mesure qu'elle s'éloignait de Kéroulas, elle retrouvait un peu

de calme. Les pauvres qui refusaient son argent acceptaient ses bonnes paroles et les enfants accouraient au-devant de ses caresses.

Elle fut saluée par quelques vieux paysans, et ce témoignage de respect la toucha.

Quand elle se trouva sur les rochers, elle s'assit.

Le coude appuyé sur son genou, elle regardait devant elle et se laissait bercer par les plaintes de l'eau et les murmures du vent.

Tout à coup, elle entendit du bruit autour d'elle, dans la grotte qui surplombait le rocher sur lequel elle était assise.

Un homme sortit de cette grotte.

Il tenait un livre à la main, un de ces gros livres qui ne peuvent être que des livres de prière.

En levant les yeux il aperçut Madeleine.

Alors il ôta respectueusement son chapeau, et fit des pas en avant.

" Monsieur Roscoff ? " dit la voix harmonieuse de la jeune fille.

Le capitaine se retourna et attendit.

" J'irai donc à vous, reprit Madeleine, car il faut que je vous parle . . .

— A moi ! s'écria Roscoff avec terreur.

— A vous, Monsieur.

— Je m'attendais un jour où l'autre à subir cette épreuve, murmura le capitaine; autant vaut tout de suite présenter sa poitrine à la blessure . . .

Roscoff escalada deux roches plates, et se trouva sur l'étroit plateau qu'avait choisi pour siège la nièce de Noïrot.

" Reconnaissez-vous ce lieu ? demanda doucement Madeleine.

— On l'appelle la Grotte-aux-Mauves, Mademoiselle.

— Je l'ai nommé *l'Îlot du salut* dans mon souvenir . . .

Le capitaine s'inclina sans parler.

Madeline poursuivit :

" Mon oncle est allé vous remercier de m'avoir rendue à sa tendresse; je n'ai jamais eu l'occasion de vous rencontrer, vous fuyez notre maison . . . Est-il généreux, Monsieur, de garder l'existence des pauvres êtres qui ne se seraient pas plaints de mourir, et de ne pas daigner les regarder vivre ! . . . Cependant, poursuivait-elle, pour un homme de votre caractère il y avait à opérer un grand sauvetage, et si je m'étais appelé le capitaine Roscoff, j'eusse réconcilié avec lui-même le citoyen Noïrot !

— Mademoiselle . . . dit le frère d'Anaik avec prière.

— Daignez m'écouter, poursuivit Madeleine; c'est sans doute la première et la dernière fois que je puis vous demander un avis et vous adresser une requête . . . Je ne me fais aucune illusion sur la réprobation dont, mon oncle et moi, nous sommes l'objet . . . Si on lisait au fond de mon cœur, on m'absoudrait sans doute de jouir d'une fortune à laquelle je n'attache aucun prix, mais on me juge sur les apparences, et vous croyez comme les autres que Madeleine Noïrot compte à l'aide de sa dot payer le blason d'un mari . . . Je suis une pauvre fille condamnée à bien des douleurs, je les accepte en chrétienne, et c'est la chrétienne impatiente de réparer le mal commis qui s'adresse à vous . . . "

Roscoff leva la tête, et son visage s'éclaira vaguement, comme l'aube transperce sans les disperser encore les ténèbres de la nuit.

" Que sont devenus les héritiers légitimes de Kéroulas ? poursuivit Madeleine.

— Mademoiselle, répondit Roscoff, ne connaissez-vous point la complainte du *Capitaine aux mains rouges* ?

Madeline secoua la tête.

" Je la connais, Monsieur, mais l'homme connu sous le nom glorieux de Sauveteur Breton, l'homme qui m'a disputé à la mort ne saurait être un assassin . . . "

Roscoff leva au ciel des yeux brillants de reconnaissance.

" J'en atteste le regard que je viens de surprendre, s'écria la jeune fille, j'en atteste surtout ma conscience et mon cœur, non ! vous ne pouvez avoir commis un meurtre, et Dieu seul sait un secret dont je vous demande le partage.

— Pourquoi ? demanda Roscoff d'une voix altérée.

— Vous me demandez pourquoi, à moi, la nièce de l'homme qui garde entre ses mains les biens de la famille de Kéroulas !

— Vous voudriez . . .

— Les rendre à qui de droit, Monsieur ! et le vieillard qui m'adopta m'aimerait assez pour préférer son ancienne misère à une opulence dont j'ai horreur.